

JUAN VERNET

Ce que la culture
doit aux Arabes
d'Espagne

*essai traduit de l'espagnol
par Gabriel Martinez-Gros*

Sindbad
ACTES SUD

**Ce que la culture doit aux
Arabes d'Espagne**

Avertissement

Voici la traduction de l'ouvrage intitulé originellement « La cultura hispano-arabe en Oriente y Occidente » dont j'ai achevé la rédaction en 1974 mais dont la publication, pour diverses raisons, fut retardée jusqu'en 1978. De 1974 à 1984 le temps a passé et de nouvelles découvertes, peu nombreuses à vrai dire, me conduisent à enrichir la matière que j'exposais dans l'édition espagnole. De même la bibliographie consacrée à ces thèmes s'est passablement accrue. C'est pourquoi j'ai jugé bon de faire quelques additions que le lecteur décèlera facilement : en général les notes qui les accompagnent portent en effet le même numéro que la note immédiatement antérieure du texte primitif; elles s'en distinguent toutefois par la mention d'un chiffre supplémentaire (1, 2, 3) séparé du numéro original par un point ou une virgule (144. 1, 144. 2, etc.).

J'ai en outre largement développé les notes déjà existantes. Autant que possible, mon choix s'est porté sur ce qui pouvait intéresser le plus un lecteur de langue française — mais je ne doute pas que bien des points m'aient échappé. Ces ajouts n'ont pas été signalés. Ils se fondent simplement dans le texte des notes.

Prologue

Ce livre prétend faire l'inventaire de ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne. Qu'il soit bien entendu d'emblée que le mot « arabe » ne renvoie, pour moi, ni à une ethnie, ni à une religion, mais à une langue : celle qu'employèrent des Arabes, des Perses, des Turcs, des Juifs et des Espagnols au Moyen-Age et qui fit office de vecteur dans la transmission des savoirs les plus divers de l'Antiquité — classique ou orientale — au monde musulman. L'Islam les réélabora et les accrut de nouveaux apports décisifs — l'algèbre et la trigonométrie pour ne citer qu'un exemple ; de l'arabe ils passèrent à l'Occident grâce aux traductions en latin et en langues romanes et débouchèrent sur le majestueux déploiement scientifique de la Renaissance. Une simple statistique des textes scientifiques alors publiés montre tout ce que l'Occident doit à l'Espagne.

Je dois signaler qu'à mes yeux les problèmes d'auteur sont secondaires : la personnalité de Jean Hispanus ou d'Avendauth m'importe assez peu ; beaucoup plus le contenu des œuvres écrites en Espagne ou transmises par elle. Dans les pages qui suivent, on verra concrètement comment une foule de connais-

sances qui vont des premiers balbutiements du calcul infinitésimal à l'institution des asiles d'aliénés, des débuts de la chimie scientifique à la navigation en haute mer, naquirent sur notre « peau de taureau »¹ ou la traversèrent. On exposera aussi, plus brièvement, les innovations qui affectèrent le domaine des « Belles-Lettres », concept hérité du 18^e siècle qui tombe à pic pour exprimer ici notre pensée. Plusieurs de ces apports sont, faute de preuves documentaires, âprement discutés par les spécialistes. Ils ne peuvent être tus, pourtant : des théories qui semblaient bien audacieuses quand nos maîtres, les orientalistes espagnols, les formulèrent au début de ce siècle, se sont confirmées au fil de ces vingt-cinq dernières années.

Je ne me suis pas trop préoccupé non plus de ce qu'on nomme d'habitude l'histoire politique et institutionnelle. Elles nous serviront pourtant à comprendre certains phénomènes de transfert culturel et la nuance particulière dont la politique colora certaines disciplines, comme la chimie, dont le vocabulaire ésotérique reprit souvent des concepts chi'ites, ismaéliens et fatimides ; leur influence idéologique fut considérable dans l'Aragon du 11^e siècle et ils passèrent ensuite en Europe.

Mais la pensée espagnole ne nourrit pas le seul Occident. Elle laissa aussi une trace indélébile en Afrique du Nord et en Orient — bien que ce courant d'apports soit beaucoup moins étudié que le courant inverse — dans la littérature comme dans les sciences. Quelques exemples ? Le Zejel, né à Saragosse, grandi à Cordoue, émigré en Iraq où il reste vivant aujourd'hui comme outil idéal de la satire politique ; dans le domaine scientifique, Averroès et Azarquiel contribuèrent largement à l'essor de l'astronomie en Perse, au Turkestan et en Syrie jusque fort avant dans le 16^e siècle. D'où le titre originel de ce livre : « La culture hispano-arabe en Orient et en Occident. »

L'abondance des notes tient au propos délibéré de donner une bibliographie de référence — d'où la fréquence des ouvrages, de

valeur inégale, dont on mentionnera simplement le titre, avec ou sans indication de pages déterminées. On a pu aussi, de cette manière, développer ou discuter certaines assertions sans multiplier les digressions dans le corps du texte. La même remarque s'applique à l'évolution ultérieure des thèmes dont nous ébauchons l'histoire : une fois incorporés à la pensée de savants ou d'écrivains comme Copernic, Chaucer, ou Boccace, il est facile d'en suivre la trace dans la culture universelle où ils se sont inscrits à travers l'œuvre de ces grands hommes.

J'ai essayé — sans toujours réussir — de donner les références aux textes selon le système des citations médiévales : livre, chapitre, paragraphe, etc. Il a quelquefois l'inconvénient d'être moins exact que celui que nous utilisons aujourd'hui. Mais ce dernier nous force à utiliser une édition déterminée, alors que le premier nous permet de citer sans nous soucier d'une édition ou d'un manuscrit particulier. De la même façon les index de noms et de concepts s'efforcent de faciliter le maniement d'un ensemble de données qu'il n'est pas toujours aisé de retrouver, malgré l'ordonnement symétrique des matières à partir du chapitre 5.

Le prologue d'une œuvre s'écrit en dernier. La vision d'ensemble ébauchée au début de la rédaction s'est modifiée plus ou moins sensiblement jusqu'aux ultimes retouches. L'auteur, toujours partial, aveuglé même, si on veut, par le texte qu'il achève d'écrire, est mauvais juge de lui-même. Et s'il est Espagnol, c'est-à-dire passionné quand il s'agit de juger sa patrie, il se laissera entraîner insensiblement à l'éloge ou au blâme. Pour éviter d'être taxé de l'un ou de l'autre, je préfère laisser le mot de la fin au grand hispaniste italien E. Cerulli — et je crois que le lecteur le nuancera dans un sens encore plus favorable quand il découvrira le génie scientifique des Espagnols du Moyen-Age : « L'Espagne, première parmi les nations dans la défense de

l'Europe chrétienne pendant les sept siècles de la Reconquête, fut la première aussi à recueillir et à transmettre à l'Occident européen tout ce que, dans les rapports quotidiens de paix et de guerre, elle avait reçu de la culture et de l'art de ce même monde oriental qu'elle affrontait sur le champ de bataille »².

Barcelone, 30 septembre 1974

Chapitre I

Introduction historique

La naissance de l'islam

En cette même année 619 où saint Isidore accédait peut-être à l'un des plus grands moments de bonheur de sa vie en présidant le II^e Concile de Séville, un autre homme, qu'il ne connaissait pas, vivait les instants les plus amers de son existence. Muhammad, prophète des Arabes, avait échoué dans toutes ses tentatives de convertir ses concitoyens ou de répandre son message parmi les étrangers ; expulsé de la ville de Taïf, à peine savait-il ce qu'il allait advenir de sa maigre et pauvre troupe de prosélytes.

Douze ans plus tard, tout avait changé. Muhammad avait réussi à s'emparer du pouvoir par la force, à unifier la péninsule Arabique. Il avait envoyé des ambassadeurs aux pays voisins, Byzance, Perse, Abyssinie pour annoncer au monde la Révélation. Il est possible que ces nouvelles soient venues aux oreilles de saint Isidore par le truchement des colonies byzantines du sud de l'Espagne ; mais pouvait-il soupçonner que

ses cendres seraient exilées de Séville à León à la suite de la conquête de la péninsule par les sectateurs de la foi nouvelle ?

Muhammad n'était pas aussi inculte et illettré que la tradition a voulu nous le faire croire, pour exalter les origines de la nouvelle religion¹. Si on accepte simplement les données certaines de sa biographie, on peut admettre qu'il avait une connaissance plus que suffisante de la mathématique et de l'écriture. Ainsi s'explique qu'il ait administré les biens et dirigé les affaires d'une riche veuve, la Khadîja, qu'il épousera, en accord, selon Kepler, avec les indications de son horoscope².

Cette culture, il avait pu l'acquérir en Arabie même, à La Mecque. Nous savons en effet que cette cité entretenait des contacts commerciaux avec tout le monde antique et qu'on récitait sur ses marchés les romans de chevalerie perses, comme ceux de Rûstam et Isfandar³, les anecdotes de l'Ancien Testament conservées sous le nom de « Gemara » et toute une série de fables et de légendes qui se rapportaient aux Abyssins et dont on retrouve l'écho dans le Coran.

Ce livre est l'unique source contemporaine et authentique qui nous informe de la vie du Prophète. Il montre, à l'analyse, que Muhammad avait acquis, par un moyen quelconque, une idée des fractions égyptiennes, du théorème de Pythagore, et d'autres connaissances d'un niveau relativement élevé.

A sa mort, le royaume qu'il avait créé se transforma rapidement en Empire ; au bout de quarante ans, les avant-gardes arabes menaçaient à la fois l'Inde, la Chine et la Tunisie. Et cependant, dans le sein de l'Islam s'étaient déjà enracinées ces premières discordes qui devaient prendre tant d'importance dans l'avenir. La monarchie élective, celle des quatre premiers califes, était l'objet d'assauts contradictoires. D'un côté ceux qui estimaient que le Califat devait revenir de droit à 'Alî, gendre de Muhammad, marié à sa fille Fatîma, et à leur descendance (leurs partisans reçurent le nom de chi'ites) ;

de l'autre ceux qui croyaient qu'on devait élire le calife, à l'intérieur de la tribu des Qoraysh (qui finit par s'identifier au tout-puissant clan marchand des Omeyyades) : c'est l'origine du parti sunnite. Et finalement le groupe des partisans à outrance d'Alî qui se séparèrent de lui en le voyant négocier avec les Sunnites, et reçurent le nom de Kharijites. Ces derniers, absolument radicaux, vérifièrent l'axiome selon lequel les extrêmes se rejoignent, et soutinrent que le Califat pouvait échoir à n'importe qui, qorayshite ou non, même à un esclave, à la seule condition que ce soit un homme digne et pieux. C'est pourquoi on les a quelquefois nommés les démocrates de l'Islam.

Cependant que ces partis politico-religieux acquéraient peu à peu leurs caractères propres, les guerres d'expansion se poursuivaient. Entre 661 et 715, toutes les terres qui s'étendent au sud de la Méditerranée, entre les Pyrénées et l'Inde tombèrent aux mains des Musulmans. Peu après, l'expansion musulmane essayait son premier revers militaire : Charles Martel l'arrêtait à Poitiers (732). L'aiguisement des conflits politiques au sein de la nouvelle religion allait faire le reste : les luttes civiles retiraient aux frontières leurs meilleures troupes combattantes et les Chinois, par une habile manœuvre à travers les hauts plateaux du Pamir réussirent à éviter la jonction des troupes arabes avec leurs alliés thibétains, freinant ainsi l'avance musulmane en Asie Centrale (747).

L'État ainsi constitué, le *dâr al-islâm* (« Terre de l'Islam ») était une sorte de fief des Arabes, citoyens de première zone, depuis que le second successeur de Muhammad, 'Umar, avait décidé de payer pension, sur les ressources du trésor public, à tous les indigents de ce peuple. Comme d'autre part les Qorayshites étaient les seuls à pouvoir aspirer au Califat avec quelque chance raisonnable de succès, le pouvoir était entre leurs mains. Les membres de cette tribu, et tous les Arabes

en général, avaient tendance à s'établir près des organes du pouvoir et à envoyer les néophytes, dûment encadrés par un commandement arabe, conquérir de nouvelles terres. Avant d'attaquer, le Coran prévoyait qu'on devait sommer l'ennemi de se convertir, auquel cas il jouirait des mêmes droits et devoirs que les autres Musulmans. Cette sommation était fréquemment acceptée : les riches y voyaient un moyen de conserver leurs biens et d'acquitter moins d'impôts qu'ils n'en payaient à Byzance, à la Perse, ou aux Wisigoths ; les esclaves et les serfs y trouvaient l'accès à la liberté. La seconde option consistait à « capituler » selon l'une des deux procédures connues dans le droit musulman : le *sulh* ou le *'ahd*. Tous ceux qui le faisaient — et le cas fut fréquent en Espagne — devaient acquitter un impôt particulier, assez léger, la « capitation », et vivaient sous tutelle légale, comme il est prescrit dans le Coran (9, 29) ; prescription diversement développée au gré de la sensibilité particulière de chaque jurisconsulte. Ce même système fut adopté, « *mutatis mutandis* », bien des siècles plus tard, par Alphonse X le Sage dans les « *Partidas* » pour encadrer les mudéjars⁴. Finalement, si l'ennemi n'en venait ni à l'une ni à l'autre des deux options antérieures, on commençait l'attaque.

Le fait que les forces conquérantes, à partir de la fin du 8^e siècle, aient été constituées dans leur grande majorité de non-Arabs a posé le problème : jusqu'à quel point l'empire des Omeyyades fut-il réellement un empire arabe ? Ou encore : s'est-il agi en réalité d'arabisation ou bien d'islamisation des terres conquises à la pointe de l'épée ? Problème d'un intérêt particulier pour l'Occident musulman (Espagne et Maroc), où l'élément arabe n'arriva qu'au compte-gouttes. Au début, il s'agit de toute évidence d'une conquête, ou d'une promenade militaire comme nous l'avons dit, où une grande masse de Berbères, dûment encadrés, n'eurent pas grand mal à vaincre,

de même que, trois siècles auparavant, Wisigoths et Vandales s'étaient imposés sur ces terres étrangères et peuplées d'un nombre immensément supérieur d'Hispano-Romains désarmés devant des forces mobiles et bien organisées.

Ce sont donc bien les Berbères islamisés qui conquièrent. S'y ajoutèrent, dans le cas de l'Espagne, deux vagues arabes : celle de Mûsa ibn Nusayr en 712 et celle de Balj en 740, soit au total une force de 30 à 40 000 individus. Au fil des siècles cette caste dominante réussit à arabiser la très grande masse des Espagnols et vers la fin du 10^e siècle, l'arabe commençait à devenir la langue majoritaire dans la péninsule grâce à l'influence politique du groupe dominant et à la supériorité de sa culture — à partir du milieu du 9^e — sur celle des Chrétiens. En Espagne donc, l'islamisation fut le support direct de l'arabisation et vice versa. Le pouvoir de fascination de cette culture, à demi-orientale seulement, résida d'abord dans sa littérature, puis dans ses acquis scientifiques.

Cependant que la première était purement autochtone, bercée dès sa naissance par une poésie d'une vitalité surprenante, au milieu du 6^e siècle, sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, la seconde fut le fruit de la traduction et de l'étude des œuvres de l'Antiquité, ce dont jamais ne rougirent les Musulmans. Pour ce faire, ils s'exprimèrent presque toujours en arabe, abandonnant, quelle que fût leur origine, leurs langues maternelles respectives : le persan, le sanscrit, le grec, le « romance » andalou ou le latin. L'épître 21 des « Frères de la Pureté » (fin du 10^e siècle) explique que les Grecs prirent la Sagesse aux Égyptiens et aux Juifs⁵ et les grands traducteurs du 9^e siècle à leur tour avouèrent ce qu'ils devaient aux Grecs, aux Perses ou aux Latins. A ses débuts, la culture arabe fut bien un syncrétisme, ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'elle le resta tout au long de son histoire.

Ce caractère syncrétique apparaît déjà dans la première

grande œuvre du nouvel empire : le palais de Qusayr 'Amra ; on y trouve, dans le « calidarium », les figures des souverains vaincus — parmi eux le roi Rodrigue⁶ — sous un aspect purement byzantin. Dans le dessin des constellations de l'hémisphère Nord, on note certaines distorsions qui tiennent à ce que l'artiste n'a pas copié la réalité mais le réseau d'un astrolabe planisphérique. L'intérêt de cette constatation, du point de vue astronomique, c'est qu'elle prouve l'existence de ces instruments, pour le moins, au 7^e siècle⁷.

En même temps que se construisait ce palais, paraissaient les premières traductions scientifiques de langues étrangères à l'arabe, selon le témoignage de l'Andalou Ibn al-Qûtiyya⁸ et selon d'autres sources que nous analyserons plus loin. Et on ne traduisit pas seulement — Sezgin l'a bien vu — du grec et du pehlevi à l'arabe, directement ou non, mais aussi à partir d'autres langues encore plus anciennes, comme ces œuvres perses achéménides traduites à partir de la version pehlevie qu'en avait fait exécuter le ministre d'Anuchirwân (531-579), Buzurjmihir ibn Bukhtak⁹.

La dynastie omeyyade succomba à ses propres fautes, malgré la profession d'indifférence des « murjites ». Ces derniers soutenaient, « tout étant écrit », qu'il était indifférent de se soulever ou non contre le pouvoir établi, même s'il était tyrannique. Les ancêtres de ces Califes avaient été les ennemis les plus opiniâtres que le Prophète eût à combattre. On aurait pu penser qu'eux-mêmes, à défaut de réelle piété, en auraient du moins gardé les apparences pour conserver l'appui de leurs sujets. Mais les derniers souverains omeyyades ne se préoccupèrent pas même de feindre, au point que l'un d'entre eux, Yazîd, a donné son nom à une secte d'adorateurs du diable ou « Yézidis »¹⁰. La jalousie des familles qui descendaient d'Alî (Alides) ou lui étaient apparentées (Abbasides)¹¹ fit le reste : ce fut la guerre civile et la bannière blanche

des Omeyyades se heurta à l'étendard noir — une couleur qui revêtait en ces temps et en ces lieux valeur eschatologique — des Abbassides.

Les Omeyyades furent vaincus et leur famille exterminée. Un seul de ses membres réussit à fuir, à se réfugier en Espagne, et à y fonder l'émirat indépendant de Cordoue. C'est ainsi que l'Espagne, province la plus éloignée de l'Empire, fut la première à s'en arracher. Indépendance politique et non religieuse ; pendant deux siècles ces Omeyyades renoncèrent à porter le titre de Calife — l'Islam ne pouvait avoir de Calife qu'en Orient — et à battre monnaie d'or, privilège du successeur du Prophète.

Les Abbassides

Or les Abbassides ne se considérèrent pas seulement comme successeurs du Prophète, mais comme véritables mandataires de Dieu même sur la terre, grâce à un petit artifice philologique. A la mort de Muhammad, Abû Bakr avait adopté le titre de Calife¹² de l'Envoyé de Dieu. Son successeur, Omar, devait recevoir au moment de sa proclamation le titre de « Calife du Calife de l'Envoyé de Dieu ». Il fit alors observer qu'à poursuivre ainsi, le titre de ses successeurs irait en s'allongeant progressivement ; on s'accorda donc à maintenir la formule adoptée pour Abû Bakr. Les Abbassides la simplifièrent encore en supprimant le mot « envoyé ». Ils purent alors jouer de l'ambiguïté de leur titre de « Calife (ou délégué) de Dieu ». De là à instituer un gouvernement théocratique et sans liberté d'expression, il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi et qui conduisit à l'étouffement de la démocratie originelle des tribus arabes¹³. Par ailleurs, la suppression des

subventions versées aux Arabes, dès le 3^e/9^e siècle, contribua à faire le reste. Aux influences byzantines, hégémoniques d'un point de vue culturel sous les Omeyyades, se substituèrent d'autres, iraniennes, car c'est en Perse que résidait vraiment la force de la nouvelle dynastie. Celle-ci, pour se consolider, instaura (vers 198/813) l'inquisition ou « *mihna* »¹⁴. Devant elle passèrent, d'abord, tous ceux qui affirmaient que le texte du Coran était éternel (puisqu'il était le verbe de Dieu et que ce verbe est éternel) et qui défendaient, d'une certaine façon, la prédestination. Puis, à partir de 234/849, quand cette même faction vint au pouvoir, elle fit subir le même sort à ceux qui s'attachaient aux principes inverses, ou Mu'tazilites.

Il faut avouer, cependant, que les victimes de cette inquisition, souvent utilisée à des fins politiques, furent peu nombreuses¹⁵ et qu'au fil des années, une large tolérance s'établit ; au point qu'aux dires d'un voyageur espagnol étudiant à Bagdad à la fin du 10^e siècle¹⁶, les séances que tenaient les « *mutakallimûn* » étaient fréquentées « *non seulement (par) les Musulmans de toutes les sectes orthodoxes et hétérodoxes, mais encore (par) les Infidèles, Zoroastriens, matérialistes, athées, Juifs, Chrétiens, en un mot par des gens de toute sorte de religion. Chaque secte avait son chef, chargé de défendre les opinions qu'elle professait et quand l'un d'entre eux entrait dans la salle, tous se levaient respectueusement et nul ne se rasseyait avant qu'il n'ait gagné sa place. Très vite, la salle se remplit et l'un des Infidèles prit la parole : " Nous nous sommes réunis, dit-il, pour discuter. Vous, Musulmans, ne nous attaquez pas avec quelque argument tiré de votre livre ou fondé sur l'autorité de votre Prophète ; tenons nous-en tous à des preuves fondées sur la raison humaine. " Cette condition fut unanimement acceptée* ».

La nouvelle dynastie fut incapable de mener de fulgurantes guerres d'expansion et elle dut consacrer le meilleur de son

énergie à éviter la fragmentation de l'empire qui se transforma rapidement en une mosaïque d'États indépendants. A l'Espagne succédèrent le Maroc, la Tunisie, la Perse, etc. Des noyaux très minoritaires apparurent — et à certains moments firent preuve d'une redoutable agressivité : ainsi le noyau communiste des Qarmates¹⁷ et celui des esclaves noirs (*zanj*) qui mit en péril Bagdad elle-même, de la même façon ou presque que, des siècles auparavant, Spartacus avait failli faire tomber Rome.

Par ailleurs, les chi'ites se réunirent autour des descendants d'Ali et, frustrés dans leurs illusions de voir les Abbassides livrer le pouvoir à leurs maîtres, mirent en cause le pouvoir établi à partir de sociétés secrètes où l'initiation progressait par degrés. La plus célèbre de toutes fut celle des Fatimides, qui put s'emparer de la Tunisie (296/909) et plus tard, sous le règne de Mu'izz, conquérir l'Égypte et une partie de la Syrie. Ces triomphes furent à l'origine de la fondation du Caire (« la Victorieuse ») qui se substitua à Fustat comme capitale de si vastes domaines.

Le Caire, de même que Bagdad, Fès — et, à ce qu'on prétend, comme Byzance, Barcelone, etc. — fut fondée selon toutes les règles de l'art, c'est-à-dire de l'astrologie. Les horoscopes de fondation de ces villes, dressées au moyen d'« élections » nous sont connus et grâce à eux nous savons les vicissitudes que leurs fondateurs s'attendaient à les voir traverser. Dans le cas des trois premières cités, l'existence de ces horoscopes paraît certaine bien que leur vie ne se soit pas toujours conformée aux prévisions¹⁸.